



HAL
open science

L'Idéal au service de l'idéologie Le cas de Et l'Acier fut trempé de Nikolai Ostrovski

Katia Goloubinova Cennet

► **To cite this version:**

Katia Goloubinova Cennet. L'Idéal au service de l'idéologie Le cas de Et l'Acier fut trempé de Nikolai Ostrovski . La Revue russe, 2012, L'Homme soviétique". Proclamations et réalités., 39, pp.187-194. hal-01819046

HAL Id: hal-01819046

<https://uca.hal.science/hal-01819046>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Katia GOLOUBINOVA-CENNET

L'Idéal au service de l'idéologie

Le cas de *Et l'Acier fut trempé* de Nikolai Ostrovski

Ce que l'homme possède de plus précieux, c'est la vie. Elle lui est donnée une seule fois, et il faut la vivre de façon à ne pas éprouver de douleur pénible pour des années vécues en vain, pour que la honte causée par un petit passé méprisable et misérable ne te consume pas. Pour que tu puisses dire, en mourant : toute ma vie et toutes mes forces ont été consacrées à ce qu'il existe de plus beau en ce monde : la lutte pour la libération de l'humanité¹.

Ces paroles, devenues proverbiales pour tout homme qui s'estimait « soviétique », appartiennent à Pavel Kortchaguine, chauffeur prolétaire, bolchevique convaincu, combattant courageux de l'Armée rouge et personnage littéraire devenu à son tour, aux yeux de tout un peuple, du peuple soviétique, un symbole d'héroïsme et de dépassement de soi.

Parler de Nikolai Ostrovski et de son héros s'avère, à notre époque, une affaire délicate. En effet, tout est là pour compliquer la tâche : la fiction mêlée à la réalité de la vie de l'écrivain ; les conditions particulières de l'écriture du roman ; un engouement sans précédent du public pour le texte et pour son auteur ; les critiques, les soupçons et, enfin, des tentatives de réhabilitation. Tous ces aspects polémiques ont été scrupuleusement étudiés et ce n'est pas la peine d'y revenir ici, sinon brièvement. Notre réflexion gravitera plutôt autour de la question de la réception de ce texte à l'intérieur de la culture soviétique, ainsi que de son héritage culturel et des mécanismes internes du développement de la littérature soviétique, notamment celle pour la jeunesse. Ceux-ci nous permettent, en effet, de reconstituer le processus complexe de la mythification d'un texte littéraire.

Quelques mots sur les circonstances extratextuelles de ce roman. Tout d'abord, il y a eu l'homme, un écrivain dont le destin fut tout aussi extraordinaire que celui de son héros, et dont l'œuvre autobiographique endoctrina le lecteur soviétique.

Né dans la province de Volynsk, aujourd'hui en Ukraine, dans une famille pauvre, avec un père ouvrier et une mère cuisinière, le jeune Nikolai commence à travailler dès l'enfance, notamment comme chauffeur dans une centrale électrique. Rapidement, il adhère à la propagande bolchevique et devient, à partir de l'année 1918, membre actif du mouvement révolution-

Katia GOLOUBINOVA-CENNET – Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand II
katia.cennet@mail.ru

LA REVUE RUSSE 39, 2012, p. 117-124.





naire. Il participe à la Guerre civile où il est grièvement blessé au dos et démobilisé. Ostrovski continue son activité politique en luttant contre des mouvements d'insurrection, et fait très probablement partie de la Tchéka. Sa santé décline rapidement – selon certaines versions, c'est la conséquence de blessures et de la typhoïde ; selon d'autres, basées sur un diagnostic *post mortem*, l'écrivain aurait été atteint de la spondylarthrite ankylosante connue en Russie sous le nom de « maladie de Bekhterev ». Celle-ci finit par le paralyser complètement et la vue du jeune homme décline jusqu'à la cécité totale. Ostrovski meurt en 1936, à l'âge de trente-deux ans. Les épisodes de sa jeunesse et l'histoire de sa maladie trouveront leur place dans le roman *Et l'Acier fut trempé*, à l'intérieur de la biographie du protagoniste.

Ostrovski n'est pas un auteur professionnel : il ne commence à écrire qu'à partir du moment où il tombe malade. La rédaction de son roman phare débute en 1930, lorsque l'écrivain est déjà sérieusement atteint de la spondylarthrite. Ostrovski intitule son texte *Kak zakaljalas 'stal'* (*Et l'Acier fut trempé*). Il écrit en utilisant une sorte de patron confectionné par ses soins, lorsque ses mains ne lui obéissent plus. La première tentative de présenter le texte à un éditeur échoue, le manuscrit est rejeté à cause des « caractères irréels » de ses personnages !

Strictement parlant, nous ne pouvons évoquer le terme d'écriture dans son sens traditionnel puisque l'auteur *dicte* le texte à ses proches : sa maladie progresse rapidement et l'handicape. Plusieurs « rédacteurs » (une vingtaine en tout) font donc partie de ce processus de « création », ce qui vaudra plus tard à Ostrovski de nombreuses accusations de tricherie et des doutes sur la paternité de l'ouvrage. Depuis, toutes ont été démenties par des études du texte scrupuleuses (dont on peut citer la plus complète, *Le Dossier littéraire de Nikolai Ostrovski* de Evguéni Bouzni²).

Le roman est publié en 1932 et son succès, immédiat, dépasse largement les attentes de l'auteur (750 éditions, en 75 langues). En 1935, Ostrovski est décoré de l'ordre de Lénine, et Staline lui offre une datcha à Sochi, ainsi qu'un appartement à Moscou. Ostrovski promet à son public d'écrire un deuxième roman annoncé dans le dernier chapitre de *Et l'Acier fut trempé* : le roman qu'écrit Pavel Kortchaguine, *Enfantés par la tempête*. Mais l'écrivain ne réussira à en dicter que la première partie, généralement reconnue bien plus faible que son œuvre précédente, y compris par l'auteur lui-même.

Telles furent les circonstances de l'écriture de ce texte au centre duquel se trouve le jeune communiste Pavka Kortchaguine. Qui est donc ce héros soviétique ? Les lecteurs connaissent bien son univers grâce aux textes de Maxime Gorki : misère, maltraitance, injustice sociale et un dur labeur quotidien. Puis la révolution qui se conjugue pour Pavka avec « libération », ou encore « révélation ». En effet, la révolution libère et révèle les forces enfouies de ces enfants maltraités, de tous ces « offensés et humiliés » que le réalisme socialiste nous propose à profusion.





Pavel Kortchaguine saisit la chance que lui offre l'histoire : prendre en main son destin, se venger des maudits « ploutocrates » de son enfance, devenir le Héros, tel le personnage de *The Gadfly* d'Ethel Voynich, dont l'abnégation et le courage inspirent le jeune garçon. Celui-ci adhère sans réserves à l'enseignement bolchevique et devient l'un des adeptes les plus fidèles des principes du Parti : haut sens moral, honnêteté sans reproche, partage, abnégation, intégrité. Le « chauffeur crasseux³ » devient l'un des dirigeants les plus aimés et respectés du Parti communiste et illustre ainsi à la perfection le principe clé de la propagande soviétique : « Nous qui n'étions rien, soyons tout⁴. » Pour pouvoir changer sa vie, s'extirper du destin inéluctable de sa condition sociale, Kortchaguine est prêt à accomplir son devoir, tel qu'il l'imagine. Ses exploits relèvent du miracle, que ce soit sur le champ de bataille où il perd, l'un après l'autre, plusieurs de ses camarades ou sur le chantier de construction d'une voie ferrée, censée amener du bois et sauver toute une ville d'une mort atroce. Pavka est grièvement blessé pendant la guerre, tandis que le chantier le prive de sa santé et de ses jambes. Néanmoins, c'est le prix à payer pour pouvoir débiter « une nouvelle vie, gagnée par des années de travail intense et assidu⁵ ». L'envie ardente qu'a le jeune homme de « briser l'étau de fer⁶ » de son sort, social ou physique, trouve son accomplissement ultime dans l'écriture du roman, lorsque la vie même semble lui échapper. Le dernier chapitre relate l'histoire de son dernier exploit, celui de son auteur également, leur « podvig⁷ » commun, le plus intime et certainement le plus difficile, car le plus redouté.

Pourtant, les craintes d'Ostrovski sont sans fondement : la reconnaissance de son public est immédiate. Le héros prolétaire devient le symbole de l'homme nouveau. La vie de Pavel Kortchaguine est celle des enfants de la révolution, son langage imparfait et maladroit est celui du lecteur qui se surprend à comprendre son héros, le reconnaît, l'admire... enfin ! Un sentiment tout nouveau apparaît, une vision éblouissante du triomphe de la vie, une revanche sur la mort et la fatalité des bas-fonds de Gorki. L'idée se fraye un passage direct vers le cœur de l'homme soviétique, cet homme nouveau.

D'ailleurs, il sera plus tard reproché à Ostrovski les imperfections flagrantes de son style et son orthographe défectueuse. Curieusement, ce style imparfait explique en partie le succès du texte. En réalité, comme nous l'avons déjà dit, il est extrêmement difficile d'évaluer ce processus inédit de la production littéraire : peut-on seulement parler de fautes d'orthographe lorsque l'auteur dicte le récit ? Ses rédacteurs et lui-même évoquent un énorme travail sur le texte : « Ce n'est pas un écrivain qui l'a écrit mais un chauffeur⁸ », dira Ostrovski. Néanmoins, les tournures maladroites du roman et ses comparaisons au goût souvent douteux ne choquent guère le lecteur soviétique. Celui-ci éprouve un sentiment agréable devant l'accessibilité du texte littéraire proposé, et il est touché par la poésie simple qui transparaît par moments dans le roman.





En revanche, un nouveau vocabulaire se forme dans l'imaginaire prolétaire, celui qui se rapporte à la catégorie de l'« homme nouveau ». Ostrovski nous fournit tout un dictionnaire de ces épithètes et comparaisons : un « regard sombre », une « épaule sûre », un « caractère ferme »⁹.

De nouveaux hommes apparaissaient dans les gares. Ils venaient pour la plupart des tranchées de la guerre et portaient un curieux surnom : « bolcheviks ». D'où venait cette appellation, ferme, lourde, personne ne le savait. Pavka croisa les yeux gris et calmes de l'inconnu qui l'observait attentivement. Ce regard ferme et soutenu embarrassa quelque peu Pavka. Une veste grise fermée du haut en bas, était trop tendue sur le dos solide : elle était visiblement trop petite pour lui. Les épaules étaient reliées à la tête par un cou de taureau. L'homme était tout entier rempli de force, tel un vieux chêne¹⁰.

Si la poésie naïve d'Ostrovski trouve un écho chez son lecteur, les scènes d'horreur des « pogromes » des brigands polonais évoquent, elles, la question de la légitimité. En effet, l'inconditionnel des propos d'Ostrovski, qui ne laisse pas de place à une polémique, correspond dans l'esprit des lecteurs à une réalité évidente : réel parce qu'observé. Horreur – vue ; souffrance – vécue. La maladresse des propos évoqués, tout comme l'artificial des clichés littéraires, est dépassée par une émotion puissante qui émane du texte, celle du témoignage de l'insupportable :

Beaucoup d'entre eux n'oublieront jamais ces deux nuits et ces trois jours terribles. Combien de vies estropiées, déchirées, combien de jeunes têtes devenues blanches durant ces heures ensanglantées, combien de larmes versées. Et qui sait s'ils étaient plus heureux, ceux qui continuèrent à vivre, l'âme vidée, avec la douleur insupportable causée par la honte indélébile et les tortures, avec un chagrin indescriptible, un chagrin pour leurs proches, partis pour toujours. Insensibles à tout cela, restaient étendus dans des ruelles étroites, les bras jetés dans une dernière convulsion, les corps des jeunes femmes – dilacérés, massacrés, repliés¹¹.

Arrêtons-nous sur ce statut de témoignage, sur le qualificatif d'« autobiographique » pour ce roman, un statut tellement débattu par les critiques et tantôt contesté, tantôt soutenu par l'auteur lui-même. Il est curieux d'observer l'étrange confusion qui règne autour de ce terme, tandis qu'au roman d'Ostrovski est imputée la nature même de l'écriture fictionnelle. Des études entières sont consacrées à révéler les contradictions circonstanciées du roman, les incohérences entre tel événement historique et les noms cités (comme l'épisode de la construction du chemin de fer pour transporter du bois dans le village de Boïarka, alors qu'il n'y avait pas de forêt dans cette région, etc.) En bref, beaucoup d'efforts pour démontrer... quoi ? Le caractère fictif de ce texte *littéraire* ? Néanmoins, la confusion est intéressante en soi.

Le public, lui, adhère entièrement à l'idée de la *vraie* histoire (la sienne !), d'un véritable héros (qui parle son langage). D'ailleurs, la clé du succès phénoménal du livre réside dans le flottement/effacement de la frontière, chez le lecteur ET l'auteur, entre deux termes voisins : « réel » et « réaliste ».





Aux yeux des lecteurs soviétiques, Kortchaguine et Ostrovski ne font qu'un.

Cher Pavel ! Notre magnifique Pavka Kortchaguine ! Notre magnifique Nikolaï Alexeïevitch ! Nous vous aimons... Votre âme est ravagée par l'inquiétude... mais ne baissez pas les bras, peu importe ! Nous avons lutté et étions prêts à mourir pour vous. Nous, la génération d'avant-guerre, nous ne vous abandonnerons jamais ! Nous vous protégerons tant que nous vivrons. Ce n'est pas vrai que nous n'avons pas besoin de Kortchaguine et d'Ostrovski dans nos vies. Je vous considère, Nikolaï Alexeïevitch, comme mon maître. J'ai appris de vous le courage, pour supporter seize opérations et combattre les parasites¹².

Ostrovski, lui tente de se défendre et d'expliquer maladroitement au public la nature littéraire de son texte :

J'ai tenté de donner une forme littéraire à des faits réels ; j'ai décrit tout un groupe de camarades dont une partie travaille toujours aujourd'hui et une autre a été tuée. Je connaissais personnellement les principaux protagonistes. En les présentant, je désirais le faire d'une manière véridique, en indiquant tous leurs défauts et toutes leurs qualités¹³.

Ou encore :

Je n'ai lu qu'aujourd'hui, dans la *Litératournaïa Gazéta* du 5 avril, l'article de Boris Daïredjiev, « Cher camarade ». Et même si je suis actuellement très malade – une inflammation des poumons –, je dois reprendre ma plume et écrire une réponse à cet article. Je serai bref. Premièrement : je proteste vigoureusement contre la confusion faite entre moi, auteur du roman *Et l'Acier fut trempé*, et l'un des personnages de ce roman, Pavel Kortchaguine. J'ai écrit un roman. Et la tâche des critiques est de démontrer ses défauts et ses qualités, de définir si ce livre sert la cause de l'enseignement bolcheviste de notre jeunesse¹⁴.

Ostrovski tente de définir les frontières littéraires qui séparent son écriture de la figure de l'auteur, et d'expliquer à ses lecteurs le principe fictionnel de la prose autobiographique :

Dans la presse, on voit souvent apparaître des articles qui considèrent mon roman *Et l'Acier fut trempé* comme un document, un document autobiographique, autrement dit, l'histoire de la vie de Nikolaï Ostrovski. Bien évidemment, ce n'est pas tout à fait exact. Un roman est d'abord une œuvre de fiction, et j'ai usé également de mon droit à l'invention. J'ai pris pour base de mon roman pas mal de faits réels. Mais on ne peut pas considérer ce texte comme un document. S'il en était un, il aurait pris une autre forme. C'est un roman, et non pas l'autobiographie, disons, d'Ostrovski, membre du Komsomol¹⁵.

Le genre de l'autobiographie semble s'imposer naturellement à l'écriture « prolétaire ». En effet, les années 20-30 connaissent un essor important du roman autobiographique (au même titre qu'en Europe, d'ailleurs). En Russie, la RAPP¹⁶ encourage activement l'écriture non-professionnelle, notamment prolétarienne, dans le souci d'injecter du sang frais dans le corps littéraire russe, vidé d'une grande partie de ses écrivains. La littérature devient littérature de masse, le public – grand public. *Ainsi commença la vie, Ma vie, Mon école, Ma génération, J'aime*¹⁷ – voici quelques titres tombés aujourd'hui dans l'oubli.





Ce n'est pas le cas du roman d'Ostrovski. Son personnage devient l'incarnation du rêve humain, de l'homme nouveau, et si l'on veut aller encore plus loin, de cet « homme positivement beau¹⁸ » du rêve mélancolique de Dostoïevski. Le bolchévik étant – comme nous le savons – un homme d'action, Pavel Kortchaguine, bolchévik et prolétaire, semble incarner le rêve subreptice qu'a le peuple russe d'agir, et il fait ainsi voler en éclats le mythe de la fameuse passivité russe. Il incarne la supériorité héroïque de l'homme russe, fier de sa nouvelle citoyenneté : celle de l'homme soviétique.

Plus que les qualités littéraires – souvent douteuses – du texte d'Ostrovski, ce sont le destin d'un homme réel et la vie de l'auteur qui fascinent le peuple soviétique. L'histoire personnelle d'Ostrovski est révélée aux lecteurs en même temps que le roman dont elle fait partie. L'exploit du héros romanesque est un récit du dépassement de soi, extraordinairement... ordinaire. Le réalisme lui-même devient un pont vers l'idéologie. La force d'une telle projection est multipliée par mille ; l'impact d'un tel enseignement est plus puissant que la plus habile et éloquente propagande. Pavel Kortchaguine œuvre pour son peuple, au nom de son peuple, mais n'obéit qu'à sa conscience de communiste, d'homme positif, moral, héroïque. Il pourchasse sans repos les « faux communistes », ceux qui abusent du pouvoir, trahissent les leurs, volent ou bien, tout simplement, restent inactifs à l'heure où le pays perd son sang. Ceux-là souillent, dans son esprit, l'image du « drapeau purpurin de la révolution où il y a aussi quelques gouttes de son sang »¹⁹.

Nous savons aujourd'hui qu'un tiers du roman n'a pas été publié, à cause de soucis de style ou pour d'autres raisons qui nous intéressent davantage : la censure imposée par les rédacteurs. Selon des témoignages, Ostrovski fut d'abord assez contrarié par les coupures dans le texte (lui qui militait pour la vérité de la vie !), mais il fut finalement convaincu par les arguments de l'« entité fictionnelle » du personnage. Un des extraits auxquels nous faisons allusion concerne l'exclusion de Kortchaguine du Parti communiste, pour avoir rejoint, temporairement bien évidemment, l'opposition trotskiste qui s'est formée parmi ses amis. Les rédacteurs d'Ostrovski réussirent à convaincre celui-ci d'éliminer cet épisode équivoque de la vie de son personnage, par crainte de semer une confusion fâcheuse chez les lecteurs. Quant à Ostrovski, il considérait le doute de Kortchaguine tout aussi important, pour l'évolution personnelle de celui-ci, que son intégrité finale, celle d'un homme mûri, expérimenté et accompli.

Voici donc l'histoire de ce texte devenu légende, et de son héros proclamé symbole de l'exploit ordinaire de l'homme soviétique. L'exemple inspire. Ou bien, peut-être, est-il inspiré lui-même par d'autres prouesses, anonymes, de la jeunesse soviétique qui reconstruit un nouveau pays, au nom d'un rêve commun. Abnégation, courage, force implacable, soutenues par l'Idéal sublimé, deviennent réalité et produisent les miracles de l'exploit soviétique qui peut être difficilement expliqué par la seule force de la propagande officielle.





Et l'Acier fut trempé devient un véritable manuel de l'éducation de l'homme nouveau, il fait partie du programme scolaire, alors que de nombreux musées d'Ostrovski sont transformés en lieux de pèlerinage. Dans *Le Retour d'U.R.S.S.*, André Gide qualifie l'auteur de ce roman de saint sans religion. L'homme inspire, au-delà de l'idéologie officielle. Se rattachant aux traditions littéraires du réalisme russe, Nikolaï Ostrovski réussit ce prodige : créer – enfin ! – le véritable héros de notre temps, de l'AUTRE temps, celui d'un homme nouveau, homme soviétique.

NOTES

1. «Самое дорогое у человека – это жизнь. Она дается ему один раз, и прожить ее надо так, чтобы не была мучительно больно за бесцельно прожитые годы, чтобы не жег позор за подленькое и мелочное прошлое, чтобы, умирая, смог сказать : вся жизнь и все силы были отданы самому прекрасному в мире – борьбе за освобождение человечества. » In Nikolaj Ostrovskij, «Kak zakaljalas' stal' », *Romany. Reči. Stat'i. Pis'ma*, Moskva, Gosudarsvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, 1949, p. 190.
2. Evgenij Buzni, *Literaturnoe dos'e Nikolaja Ostrovskogo*, in <<http://www.proza.ru/2008/12/20/287>>.
3. «черномазый кочегар », in «Kak zakaljalas' stal' », p. 50.
4. Strophe de *L'Internationale* d'Eugène Pottier, reprise comme une devise des prolétaires soviétiques : «Кто был ничем, тот станет всем ! » (Nous ne sommes rien, soyons tout !).
5. «новую жизнь, добытую годами напряженного и упорного труда », in «Kak zakaljalas' stal' »..., p. 304.
6. «разорвать железное кольцо », *ibidem*, p. 305.
7. exploit.
8. «Ведь писал его не писатель... писал его кочегар», in <http://www.tektonika.ru/almanah_liter_09.shtml>.
9. «суровый взгляд », «надежное плечо », «твердый характер ».
10. «Зашевелились на вокзале новые люди, все больше из окопных солдат с чудным прозвищем “большевики”. Откуда такое название, твердое, увесистое, – никому невдомек. Павка встретился с серыми спокойными глазами незнакомца, внимательно изучавшими его. Твердый, немигающий взгляд несколько смутил Павку. Серый пиджак, застегнутый сверху донизу, на широкой, крепкой спине был сильно натянут – видно, хозяину он был тесен. Плечи с головой соединяла крепкая воловья шея, и весь он был налит силой, как старый коренастый дуб.» In «Kak zakaljalas' stal' », p. 25.
11. «Многим не забыть этих страшных двух ночей и трех дней. Сколько исковерканных, разорванных жизней, сколько юных голов, поседевших в эти кровавые часы, сколько пролито слез, и кто знает, были ли счастливее те, что остались жить с опустевшей душой, с нечеловеческой мукой о несмываемом позоре и издевательствах, с тоской, которую не передать, с тоской о невозвратно погибших близких. Безучастные ко всему, лежали по узким переулкам, судорожно запрокинув руки, юные девичьи тела – истерзанные, замученные, согнутые...», *ibidem*, p. 61.
12. «Дорогой Павел ! Прекрасный наш Павка Корчагин ! Прекрасный наш Николай Алексеевич ! Мы любим Вас... Душа Ваша в тревоге..., но не вешайте голову, не смотря ни на что. Мы боролись и погибали за Вас. Мы, довоенное поколение, Вас в обиду не дадим ! Мы будем защищать Вас пока живы. И неправда, что в нашей





жизни Корчагины и Островские не нужны. Я считаю Вас, Николай Алексеевич, своим учителем. Я училась у Вас мужеству, перенесла шестнадцать операций и борясь с паразитами.» *Ot imeni vsex učitelej russkogo jazyka i literatury Kapitolina Leonidovna Kamyšenceva, 22 oktjabrja 1988 g. Extrait d'une lettre exposée dans le musée de Nikolaj Ostrovskij à Moscou.*

13. «Я попытался облечь в литературную форму действительные факты, зарисовал целую группу товарищей, частью работающих и сейчас, частью погибших. Главных действующих лиц я знал лично и, показывая их, желал сделать это правдиво, указав все их недостатки и положительные стороны.» In Nikolaj Ostrovskij, *Avtobiografija* », *Romany. Stat'i. Pis'ma*, p. 477.
14. «Только сегодня я прочёл в *Литературной газете* от 5 апреля статью Бориса Дайреджиева “Дорогой товарищ”. И хотя я сейчас тяжело болен – воспаление лёгких, – но я должен взяться за перо и написать ответ на эту статью. Буду краток. Первое : решительно протестую против отождествления меня – автора романа *Как закалялась сталь* с одним из действующих лиц этого романа – Павлом Корчагиным. Я написал роман. И задачи критиков показать его недостатки и достоинства, определить, служит ли эта книга делу большевистского воспитания нашей молодёжи». «V redakciju *Literaturnoj gazety* » in <http://rusbook.com.ua/russian_classic/ostrovskiy_na/stati_i_rechi.11050/?page=8>.
15. «В печати нередко появляются статьи, рассматривающие мой роман *Как закалялась сталь* как документ – автобиографический документ, то есть историю жизни Николая Островского. Это, конечно, не совсем верно. Роман – это в первую очередь художественное произведение, и в нём я использовал также и своё право на вымысел. В основу романа положено немало фактического материала. Но назвать эту вещь документом нельзя. Будь это документ, он носил бы другую форму. Это роман, а не биография, скажем, комсомольца Островского.» In Nikolaj Ostrovskij, «Moj tvorčeskij otčet», *Romany. Reči. Stat'i. Pis'ma...*, p. 485.
16. RAPP (РАПП) : Association Russe des Écrivains Prolétariens.
17. *Tak načinalas' žizn', Moja žizn', Moja škola, Moe pokolenie, Ja ljublju.*
18. «положительно прекрасный человек ».
19. «багряное знамя революции, где есть и его несколько капель крови», in « *Kak zakaljalas' stal'* », p. 289.

SUMMARY

